

L'ART EN CHEMIN

présente

Filou

une nouvelle inédite

de

Michel Baglin

© Michel Baglin 2017

Ma fille était jeune alors et ne croisait pas un animal sans tenter de l'amadouer. Ce chat-là, elle l'avait approché un jour de canicule en rentrant du collège. Il la suivit au long du chemin, dans le creux du fossé quand il le pouvait pour bénéficier d'un semblant de fraîcheur. Arrivé à la maison, alors que je jardinais, je le vis qui hésitait derrière elle. « Je n'ai pas réussi à l'éloigner », s'excusa-t-elle, fataliste. Il ne fallut pas longtemps pour qu'il se décide à franchir le portail et à se coucher à l'ombre de ma brouette. Maigre, efflanqué, exténué, il paraissait craintif. Il ne laissa pourtant pas passer l'occasion de s'engouffrer dans la maison quand la porte s'ouvrit. On le chercha un moment : il s'était réfugié sous un buffet, d'où on ne parvint à le faire sortir qu'en lui présentant de la nourriture. Ma fille avait à peine réussi à le caresser la première fois, ce qui avait suffi néanmoins à l'inciter à lui emboîter le pas. Elle renouvela difficilement l'approche et quand je voulus le saisir, je reçus des coups de griffe. On le laissa donc tranquille sous le buffet.

Le soir, rentrée du travail, ma femme crut voir en lui une vieille chatte dont le ventre distendu témoignait de nombreuses maternités. Mais le lendemain, quand nous réussîmes à l'attraper pour l'emmener chez le vétérinaire, celui-ci s'amusa d'une identification pour le moins hasardeuse : « Il s'agit d'un jeune mâle qui retrouvera fière allure si vous le soignez et pansez toutes les blessures reçues dans sa vie de SDF ! Mais attention, il est à moitié sauvage et assez imprévisible ! »

Lui-même, en effet, le manipulait avec précaution. Nous le baptisâmes Filou et nous nous fîmes à son caractère, pas toujours facile. Il grossit, se muscla et devint magnifique avec son poil mi long, blanc taché de marron clair. Les chiens ne l'approchaient pas, les autres matous le craignaient. Il semblait n'avoir peur de rien. Pas même de l'eau ! Et nous le voyions en effet déambuler sous la pluie, traversant même les flaques avec indolence ! Le dictionnaire nous apprit qu'il s'agissait d'une espèce rare, appelée *chat du lac de Van*, le seul chat aimant l'eau !

Il aimait aussi la bagarre et revenait de ses périple passablement meurtri et les oreilles en dentelle. Conjuguant ses deux passions, il était même capable de descendre jusqu'à la Garonne chercher l'aventure. Nous le vîmes un jour remonter couvert de boue à moitié séchée, de morsures et de sang. Je devinai aussitôt qu'il était allé s'expliquer avec les ragondins occupant la berge en bas du jardin.

Sans doute retiré à sa mère trop jeune et abandonné tôt, Filou n'avait pas eu le temps d'apprendre à faire patte de velours. Seulement à griffer et à mordre. Et à délivrer un ronron bizarre. Mais il était éperdu de reconnaissance à notre égard et nous gratifiait de câlins pleins de ferveur, de coups de tête dans le menton et de pétrissage de pattes sur nos poitrines. Il salivait alors de bonheur. Pire ! Il arrivait qu'on le laissât grimper sur notre lit. Une fois, sa gratitude fut telle qu'il urina sur nos oreillers...

Il était voleur, bien sûr. Notre voisine, qui a un peu peur des chats, nous rapporta qu'elle l'avait vu un matin, médusée, entrer par la fenêtre de sa cuisine et s'approcher de la gazinière. Elle avait crié, mais, enhardi, il gagna la poêle où un poisson était à frire.

Malgré les protestations de la voisine qui n'osait pas l'approcher, il avait réussi à petits coups de patte à sortir le poisson de la poêle chaude et à l'emporter dans sa gueule en sautant par la fenêtre.

Filou nous apprit à mieux comprendre les gosses des rues. Comme eux, il était intelligent, mais mal appris. Tous les chats que nous avons eus jusqu'à là étaient des « bavards ». Notre fille n'avait cessé de les solliciter en leur parlant et, encore chatons, ils s'étaient habitués à répondre par des miaulements richement modulés. Rien à faire avec notre chat turc ! On lui parlait, il nous fixait dans les yeux, parfois ouvrait un peu la gueule, mais les « mots » lui manquaient. Au mieux, c'était un son guttural, un miaulement affreux, qui en sortait ! Pourtant, comme les gosses de rue, il était en demande d'amour et tout disposé à en rendre sans compter à qui daignait lui témoigner un peu de considération. Il s'emballait vite, griffait dès qu'on jouait avec lui, et bavait de plaisir quand on le prenait sur nos genoux. Bref, il n'y mettait pas les formes ! Mais il se révéla bien vite comme un des plus attachants avec lesquels nous ayons cohabité. Il nous amusait aussi. Sa curiosité le poussait dans tous les recoins. Je le vois encore, alors que j'effectuais une réparation de plomberie dans la salle de bain, tourner pour voir ce que je fabriquais, puis grimper sur des étagères, jugées bientôt trop éloignées, et finir par sauter dans le lavabo pour mon bricolage avec grand intérêt, le cou désespérément tendu et les yeux ronds comme des billes...

S'il disparaissait régulièrement, il revenait toujours. En piteux état certes, mais au bout de deux ou trois jours, guère plus, comme tous les félins que nous avons eus, à l'exception des femelles au territoire de chasse plus limité. Or Filou, un été, ne rentra pas. On en vint à s'inquiéter : une bagarre pouvait avoir mal tourné, ou une rencontre avec un chasseur. Il pouvait s'être étranglé dans un collet posé par un braconnier ou s'être empoisonné... Je ne sais plus au juste combien de semaines nous avons guetté son retour. Et c'est quand nous nous étions résignés à sa disparition que nous avons vu approcher de la maison, ou plutôt se trainer, une sorte de vieille chatte efflanquée, maigre à faire peur. Nous sûmes peu après ce qu'il lui était arrivé. Sa curiosité jamais satisfaite l'avait poussé à entrer dans un pavillon pour en explorer les secrets. Par manque de chance, les propriétaires partaient ce jour-là en vacances. Sans le savoir, ils l'avaient enfermé. Comment avait-il survécu ? En buvant l'eau des toilettes, probablement, mais à coup sûr sans manger. Quand ils rentrèrent de congés, ils eurent la surprise de le voir filer entre leurs jambes et ne purent l'approcher : il souffla et griffa les mains secourables. Ils le laissèrent donc aller.

Filou avait été trop déshydraté pour pouvoir survivre, malgré les soins du vétérinaire. Il mourut au bercail, celui qu'il s'était choisi. Mais je sais que son bonheur fut grand de nous retrouver. La preuve ? Ce jour où il rentra en se trainant, il vint se frotter à mes jambes, s'assit sur mes pieds et, en ronronnant, se mit à pisser sur mes pantoufles...

Michel Baglin Seilh, janvier 2017



Retrouvez et téléchargez gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin sur :

<http://lartenchemin.weebly.com/>

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »